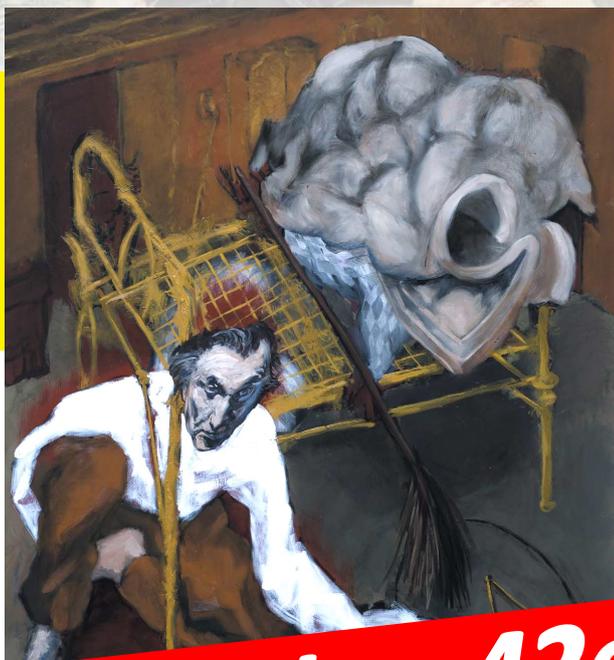


Le Point du Jour

Les journées de l'E.C.F., avant, pendant, après

apériodique – 4 octobre 2012 – n°76

« Voilà la donnée : chacun parle tout seul. Mais l'on est néanmoins bien forcé d'inventer une exception. L'autisme à deux, est-ce ce qu'il s'agit précisément de démentir s'il y a la psychanalyse...? »
Jacques-Alain Miller, L'orientation lacanienne, 7 mars 2007



AUTISME ET PSYCHANALYSE

6 et 7 octobre 2012

Compte à rebours : J - 2...

Les 42e Journées : Politique de la psychanalyse

Anne Lysy

Sortir de l'autisme ?

L'enjeu politique des prochaines Journées a été éclairé chaque jour par les contributions à plusieurs voix du *Point du Jour*, se faisant l'écho des arguments puissants d'Agnès Aflalo. C'est un moment tournant de la vie de notre Ecole, ponctuait tout récemment Clotilde Leguil.

Aux incrédules qui objecteraient : « c'est à chaque fois que vous dites ça ! », je répondrais : eh bien oui, quand bien même, c'est à

*Une fois la passe effectuée,
que devient
« l'autisme natif du sujet » ?*

chaque fois *une fois, la fois*, le moment, vers lequel l'élan vous porte sans pourtant savoir où cela aboutira, mais aussi l'instant à ne pas manquer, faute de quoi les effets retombent dans la môme répétition. C'est comme une séance d'analyse, au fond, c'est comme une analyse tout court.

En ce sens, ces Journées ne parleront pas seulement à propos de la psychanalyse, elles pourront être un moment analytique, elles

Au XXI^e siècle, la psychanalyse doit suivre une nouvelle piste, « celle de la défense contre le réel sans loi et sans sens ». (J.-A. Miller)

s'adresseront à l'Autre à *partir de* la psychanalyse, à partir de l'expérience analytique de chaque orateur, qui prend le risque de cette énonciation.

Je parie là-dessus : c'est elle qui a chance de porter, de faire passer quelque chose, c'est le petit détail de tel exposé, ou ce qu'on appelle « le ton » de tel orateur, qui touchera ; qui touchera tel auditeur, et telle autre, à partir d'une question qui, encore à son insu peut-être, l'anime.

Le rapprochement a été fait à plusieurs reprises : une analyse se termine là où l'autiste commence, en dénudant un point radicalement hors-sens, au joint du corps et de la langue. Les travaux de ces *Journées* nous permettront sans doute de mieux saisir ce que vise ce rapprochement et s'il s'agit là seulement d'une métaphore. Les témoignages des A.E., un par un, sont

particulièrement attendus pour éclairer ce point. Une analyse isole un « trognon » irréductible, ce qui ne change pas, ce qui ne se traverse pas. Pourtant cela change beaucoup de l'avoir isolé ; qu'est-ce que cela change, que peut-il en faire ?

Si une analyse mène à reconnaître que « chacun parle tout seul », on voit surgir un paradoxe de la passe : quelqu'un qui a mené son analyse « jusqu'au bout », comme on dit, s'adresse à d'autres pour en parler. Il ne le fait pas tant pour parler de lui, que pour transmettre ce que la psychanalyse a fait de lui. Ayant pris la mesure des semblants ou des idéaux, il n'est pas devenu un « revenu de tout » ou un sceptique. La question est donc de ce que devient l'Autre, une fois que « l'autisme natif du sujet » a été assumé.

Dominique Wintrebert

— Les anticipations admirables de Freud sur la jouissance autistique —

Dans son texte admirable de 1911, « Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques »¹, Freud avance que l'homme se détourne de la réalité : « l'activité psychique se retire des opérations qui peuvent susciter du déplaisir »². A suivre ce postulat dans toutes ses conséquences, nous pouvons considérer qu'aucun être humain n'y échappe, quelle que soit sa structure.

En raison du « défaut persistant de la satisfaction attendue »³, nous dit Freud, l'enfant doit abandonner la satisfaction auto-érotique et se résoudre à se représenter l'état réel du monde extérieur, même si cela devient désagréable. Cette instauration du principe de réalité par cession de la jouissance primitive

liée aux objets pulsionnels passe, poursuit Freud, par la mise en place de trois opérateurs :

- la mise en fonction des organes des sens et de la conscience qui y est attachée ;
- une attention au monde environnant ;
- et une inscription, celle d'un « système de marques (...) qui a pour but de mettre en dépôt les résultats de cette activité périodique de conscience. »⁴

Nous pourrions, à partir des défaillances de chacun de ces trois opérateurs, illustrer tant la clinique de l'autisme que celle de tout un chacun. Nous y aborderions, par exemple pour l'autisme, la rétention de la voix ou du regard pour le premier d'entre eux, l'immuabilité pour le second, la langue factuelle pour le troisième.

L'inépuisable invention freudienne

Mais là n'est pas notre propos. Nous voulons mettre en série ce texte de 1911 et deux textes beaucoup plus tardifs : « La dénégation » de 1925 et « Le clivage du moi dans les processus de défense » de 1938. En effet, on trouve dans les « Formulations... » cette phrase : « apparaît l'acte de jugement qui doit décider impartialement si une représentation est vraie ou fausse, c'est-à-dire si elle est ou non en accord avec la réalité. »⁵ Nous savons que la distinction par Freud du jugement d'attribution et du jugement d'existence est au cœur de son travail sur la dénégation.

Sean Barron, dans le livre co-écrit avec sa mère pour raconter son parcours d'artiste, le dit : pendant ses années d'enfance, il n'a pas plus accordé d'attention aux paroles de sa mère « qu'au ronronnement d'une voiture passant dans la rue. Sa voix était comme un bruit de fond »⁶. Cette annulation de la présence de sa mère n'est pas un défaut d'attribution ; c'est plutôt une volonté de faire « inexister » l'autre comme partenaire, de le dissoudre dans la matérialité sonore.

C'est *in articulo mortis*, comme le dit Lacan, que Freud écrit « Le clivage du moi dans le processus de défense »⁷ en 1938. Il y souligne que lors d'un traumatisme psychique, l'enfant « répond au conflit par deux réactions opposées, toutes deux valables et efficaces. D'une part, à l'aide de mécanismes déterminés, il déboute la réalité et ne se laisse rien interdire ; d'autre part, dans le même temps, il reconnaît le danger de la réalité, assume, sous forme d'un symptôme morbide, l'angoisse face à cette réalité et cherche

ultérieurement à s'en garantir. Il faut reconnaître que c'est là une très habile solution de la difficulté. Les deux parties en litige ont reçu leur lot (...) Le succès a été atteint au prix d'une déchirure dans le moi, déchirure qui ne guérira jamais plus, mais grandira avec le temps. »⁸

Considérons ici que cette opération, conçue par Freud comme une révélation (« Il m'est enfin apparu... », dit-il) et qu'il généralise pour la considérer vérifiée auprès de l'ensemble de ses patients, opération qui consiste à « débouter la réalité », reprend celle qu'il avait avancée près de trente ans auparavant dans ses « Formulations... ».

Cette généralisation du clivage entre d'un côté, un régime de jouissance autistique qui poursuit son chemin, de l'autre le prix à payer sous forme de souffrance symptomatique, en arrivant à faire tenir ensemble le ça et l'inconscient, préfigure les élaborations du dernier Lacan.

¹ Sigmund Freud, « Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques » (1911), *Résultats, idées problèmes*, tome 1, Paris, PUF, 1984, pp. 135-143.

² *Ibid.*, p. 136.

³ *Ibid.*, p. 136.

⁴ *Ibid.*, p. 137.

⁵ *Ibid.*, p. 138.

⁶ Judy et Sean Barron, *Moi, l'enfant autiste*, Paris, J'ai lu, 2011, pp. 156-157.

⁷ Sigmund Freud, « Le clivage du moi dans le processus de défense », *Résultats, idées, problèmes*, tome 2, 1921-1938, Paris, PUF, 1985, pp. 283-286.

⁸ *Ibid.*, p. 284.

« Le hasard me fournit ce dont j'ai besoin. Je suis comme un homme qui trébuche : mon pied heurte quelque chose ; je me penche et c'est justement ce qu'il me faut. » (James Joyce)

Pierre Naveau

Quand un autiste écrit son amour pour le réel

Le réel de Daniel Tammet n'est pas le réel de Lacan. Cet autiste dit de « haut niveau » affirme dans son livre *Born on a Blue Day*¹ que pour lui le réel, c'est le nombre, et qu'il éprouve une véritable passion amoureuse pour ce réel-là.

Daniel Tammet écrit que les nombres sont sa langue maternelle, une langue dans laquelle « il pense et ressent ». Cette passion vise, précisément, le fait qu'il y a de l'*Un* dans le réel. Dès son enfance Daniel Tammet s'est en effet épris des nombres premiers à cause, souligne-t-il, de la solitude de chacun d'entre eux. Ainsi célèbre-t-il, par le truchement des nombres premiers, la beauté de l'« Un tout seul ». Enfant, il fut aussi seul qu'un nombre premier séparé des autres nombres. Les deux premières années de sa vie – sa mère, Jennifer, en a témoigné – il ne cessait pas, inconsolable, de pleurer.

Puis, ce qui a frappé d'emblée ses parents, c'est qu'il ne participait pas aux jeux avec les autres enfants. Heureusement ses parents aimaient lire. Aussi passait-il, seul, de longs moments dans sa chambre, mais entouré de livres. Le premier livre qu'il ait lu est *The Hungry Caterpillar*. Plus tard sa professeure d'islandais Sigridur dira de lui, sans avoir eu connaissance de cette première lecture, qu'elle a eu l'impression qu'il avalait la langue islandaise comme une « machine affamée ». Il voulait le silence. Ses parents respectaient cette volonté. Les bruits étaient douloureux. Il se bouchait les oreilles. À l'école primaire, dit-il lui-même, il mettait ses mains sur les oreilles pour se concentrer. Il avait du mal à écrire, à lier les lettres les unes aux autres. Chacune des lettres semblait vouloir demeurer irrémédiablement détachée des autres. Quand il écrivait, il n'arrivait pas à « mettre en relation une chose avec une

autre ». Il se heurtait à l'impossible lien. Le lien, qui constitue le symbolique, était rompu. C'est à cette époque-là que pour répondre à sa difficulté avec les mots sa mère lui a offert son premier livre de mathématiques.

Quand Daniel prenait la parole il ne pouvait pas faire autrement que de parler, sans s'arrêter, d'une seule traite. Ses camarades, qui ne comprenaient pas ce qu'il disait, se moquaient de lui. Il n'y prenait pas garde. On s'habitue au réel², dit Lacan. Daniel dit s'être habitué à cette exclusion. Puis il a inventé un autre à qui parler, une sorte de double – Anne, une très vieille femme. Elle fut pendant un court laps de temps son interlocutrice bienveillante. Il lui faisait part de ses pensées. Elle le laissait parler ; elle ne l'interrompait pas. Elle ne lui rétorquait pas, en particulier, que ce qu'il lui racontait était *weird*, bizarre.

L'âge de la puberté a constitué pour Daniel un tourment. Son père, Kevin, lui apprend, dans cette période-là, à jouer aux échecs. Mais en mathématiques il a traversé des difficultés, relatives à l'algèbre, car il a eu, alors, le sentiment que les nombres disparaissaient derrière les lettres. Pour lui en effet – et c'est ça sa passion – les nombres sont nus, ils ne sont pas habillés par ces semblants que sont les mots. Les nombres doivent aller leur chemin sans les mots pour les accompagner. Ils ont des couleurs mais sont dépourvus de sons. Daniel, pourrait-on dire, s'appuie sur le nombre pour se révolter contre le signifiant. C'est pourquoi de ce point de vue il y a pour lui « un savoir dans le réel »³. Ainsi Dieu est-il à l'horizon, comme le montre le dernier chapitre de son livre. Ce Dieu, qui est celui de Gilbert Keith Chesterton (si apprécié par Borges), est pour lui « le sujet supposé savoir par le réel »⁴.

« If the fool would persist in his folly, he would become wise »

(William Blake)

A l'âge de la puberté, Daniel découvre qu'il est attiré par les garçons. À vingt et un ans, il rencontrera, grâce à internet, celui qui est toujours son compagnon. Il l'annonce à ses parents qui accueillent cette nouvelle inattendue sans aucune hostilité à son égard. De cette rencontre, il dit qu'elle est une sorte de hasard « arrangé » ou « aménagé », mais n'ayant pas relevé, précise-t-il, d'une équation mathématique. C'est pour cette raison que, selon lui, le fait de tomber amoureux reste quelque chose de très mystérieux.

Daniel dit bien que son principal tourment c'est quand, dans son corps, la tension monte. Il lui faut à ce moment-là trouver un moyen pour parer à cette excitation qui le déborde. À cet égard, Daniel confie dans son livre que l'échange de paroles lui est difficile et que ce fut aussi le défaut de Kurt Gödel. Il a le plus grand mal à écouter ce qu'on lui dit.

En fin de compte Daniel Tammet en est venu malgré tout à réaliser, au moyen de sa mémoire visuelle, de spectaculaires "performances" en public. Ainsi est-il celui qui a réalisé le record de réciter sans erreur, devant des étudiants et professeurs d'Oxford, durant cinq heures et neuf minutes, les 22 514 premières décimales du nombre π – qu'il avait apprises par cœur. Le nombre π est, pour lui, chose aussi belle que la Joconde ou une symphonie de Mozart. Daniel sait les chiffres, non pas dans le sens où il les pense, mais dans le sens où il les voit.

Il est parvenu à gagner sa vie en rédigeant des cours de langues qu'il transmet par le biais

d'un site internet. Sa façon de faire est particulière. Il enseigne, dit-il, au moyen d'une multiplicité d'exemples afin – ce qui est un paradoxe si l'on songe au rapport de Daniel avec les mots – de rendre les langues plus vivantes, de les *dégeler*. Il lutte contre le *gel* des constructions de phrases. Il en est lui-même venu, dans cet élan, à créer une langue qui lui est propre à partir de mots qu'il a empruntés aux langues des pays du nord, là où il fait froid (les pays scandinaves et les pays baltes). Il indique lui-même qu'il s'agit là d'une sorte de bricolage. Il a donné à cette langue un nom : le *Männti* (d'après le mot *mänty*, qui signifie, en finnois, le pin, son arbre préféré).

Le moment le plus important dans la vie de Daniel Tammet aura été sa rencontre avec le seul *alter ego* qu'il se reconnaisse en tant qu'idéal : Kim Peek, qui ne se sépare jamais de son père et qui est le personnage dont le héros de *Rain Man* est inspiré.

Il arrive par conséquent que Daniel qui est pourtant si passionnément amoureux, dans le réel, du *Un*, soit séduit, dans l'imaginaire, par le deux.

Ainsi va l'amour du réel.

¹ Daniel Tammet, *Je suis né un jour bleu*, Paris, Éditions des Arènes, 2007.

² Jacques Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 521.

³ Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XXII, « R.S.I. », leçon du 18 février 1975, *Ornicar ?* n° 4, p. 105.

⁴ *Ibid.*, leçon du 10 décembre 1974, *Ornicar ?* n° 2, p. 91.

« Il est absurde de dire que je n'ai point d'habileté. J'en ai trop. Mais heureusement point d'intellect. Sinon, je serais devenu fou depuis longtemps. » (James Joyce)

Georges Haberberg « Je suis vivante ! »

« **J**e suis vivante ! » C'est la parole de joie que la petite autiste de sept ans lance soudain, à travers la fenêtre du théâtre de marionnettes spécialement fabriqué pour elle, à la praticienne qui, depuis plus de trois ans, construit patiemment avec elle au sein d'une institution orientée par la psychanalyse, une possibilité de s'inscrire dans un lien social nouveau. Cette parole inédite décolle la petite fille d'une identification mortifère à l'enfant mort-né dans laquelle elle est désespérément prise à son insu.

Tout a changé à partir de la lettre que la praticienne propose d'écrire sous la dictée de l'enfant, pour l'adresser à l'éducatrice aimée et perdue qu'elle nomme en l'observant à travers la fenêtre du bureau où elle est reçue. L'effet de coupure de cette première lettre d'amour, signée et adressée à la partenaire perdue, est saisissant – d'autant qu'elle ne reste pas sans réponse. A partir de là, son corps chaotique s'humanise et voilà qu'apparaît un goût nouveau pour la lecture et l'écriture. Son monde désormais s'organise à partir de cette nouvelle adresse à l'Autre.

Lacan¹ avait souligné que le savoir est à prendre dans l'Autre. C'est même la condition pour apprendre. Cette condition ne devient effective chez cette enfant qu'à partir de l'effet-sujet produit par la répétition des séances et ce qui s'y construit. Encore faut-il que la politique de la cure rende possible qu'on en arrive là.

Nulle trace de forçage dans ce traitement – mais de la patience, du discernement et de

l'invention – toujours impeccablement orientés avec tact sur ce que l'enfant désigne d'intérêt. Comme le formule heureusement cette collègue, elle « s'introduit discrètement » dans l'univers de sa petite patiente pour créer le lien. Et elle y met du sien. C'est à ce prix que la fillette sort enfin de « l'obscurité »².

Avec les autistes – et au-delà avec tous les autismes – que font, et comment font, les praticiens qui s'orientent avec la psychanalyse ? C'est tout l'enjeu politique de ces *Journées*, qui s'orientent du dernier enseignement de Lacan et de la promotion qu'il y fait de sa formule « *Yad'l'Un* »³. Elles démontreront, à ceux qui acceptent de laisser les préjugés au vestiaire ce qui fait l'efficacité propre de la psychanalyse.

Dans ce moment de Civilisation particulièrement marqué par un « grand désordre dans le réel », tenté de promouvoir des réponses toujours contraignantes et autoritaires, qui menacent le sujet moderne de forclusion, prendre la mesure de l'importance de cet enjeu, c'est décider de répondre délibérément « Présent ! » à l'évènement que constituent ces *Journées*.

***Répondre « Présent ! »
aux Journées, c'est nous
ranger au côté des sujets
et de leur solution***

¹ Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 89.

² Expression de Temple Grandin citée dans *Le Point du Jour*, n° 67 par Michèle Rivoire.

³ Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre XIX, *...ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 137.

« La parole (...) passe au-delà d'elle-même ; vient de plus loin qu'elle-même, va au-delà de ce qu'elle peut dire. Elle entend ce qu'elle ne sait pas : elle attend. Nous parlons de ce qu'on ne peut nommer. Très précisément, chaque mot désigne l'inconnu. »

Valère Novarina, *Devant la parole*

Philippe Lacadée¹

Robert Walser, celui qui s'entend lui-même

Robert Walser est très sensible au fait qu'il y a au niveau de *lalangue* une autre finalité que celle de la communication. Il est ainsi soumis à des liaisons qui échappent au lexique et au sens commun. Il est pris dans ce que Lacan désigne du terme de *motérialité*. Il prend le poids sonore du mot au sérieux car il résonne dans sa chair et le fait même de parler le rend étranger à lui-même et le met à l'écart, en marge de l'Autre. « Ma voix rend un son étrange, comme si moi, l'orateur je ne savais pas moi-même que je parle quand je parle. »

Au niveau de *lalangue*, il n'y a pas de dialogue, il n'y a pas de communication. Il y a là simplement la jouissance autistique, du fait de parler. La vie de Walser s'incarnant dans son œuvre entière, il en sera le plus authentique témoin, lui qui fit usage de l'écriture pour tracer un bord à son corps.

Refermée sur elle-même, *Un artiste de la langue* Walser se présente comme un la parole est auto-réflexive, ce que Walser nommera du néologisme *Zuhorchen* traduit par « auralité ». Ce terme illustre la position du sujet dans la langue par cette création qui combine *Horchen* (écouter, ou plutôt ouïr) et *Zuhören* (être auditeur), mais il ne prend sa valeur réelle qu'en tant qu'il est lié par sa sonorité signifiante avec *Gehorchen* (obéir). Ce néologisme contamine alors le sujet dans son être, en lui assignant une place subjective d'être « le commis des mots », ce qu'il met en évidence dès son dramolet *Cendrillon* où il témoigne de sa transformation en servante.

Par cette création *sinthomatique*, il parvient à nouer style de vie et écriture. Il décrit ainsi la position du sujet autiste par rapport à la langue comme étant celui qui ne vous entend pas en tant que vous voulez qu'il en passe par votre

signifiant. En effet, le signifiant de l'Autre, qui se trouve porteur de la marque de son désir, est pour lui trop intimant. Walser s'en protège en refusant sa présence, par exemple en se bouchant les oreilles pour ne pas entendre cette marque trop sonore de persécution contenue dans le signifiant. Il fait le choix, insondable, d'entendre plus que ce que la parole normale veut bien lui dire.

Walser est le promeneur ironique qui passa sa vie à marcher pour pouvoir s'arrêter. Pour lui, s'arrêter, c'est s'entendre soi-même, tendre l'oreille vers le dedans. Il nous donne sa version de sa relation ironique à l'Autre, par laquelle il trouve, grâce à l'écriture, son assiette subjective dans la marge du lien social.

« Quand je veux parler, je me prête aussitôt l'oreille pour avoir un auditoire » – énoncé qui résonne avec cet autre de Lacan : « L'autiste est celui qui s'entend lui-même. »

« écouteur » très doué : « Je suis aveugle et je vois tout, je suis muet et je parle, je n'écoute rien et je suis l'écouteur le plus doué. » Il n'entend pas l'Autre, mais « il se fait attentif à sa propre audition ». Sa solution consiste à se faire le commis des mots de l'Autre par l'écriture. Faute du signifiant de l'identification primordiale, il lui reste la solution d'incarner auprès d'un maître le signifiant « homme à tout faire », là où il trouve sa solution subjective : « être un ravissant zéro tout rond », soit être celui qui s'entend lui-même dans sa bulle.

¹ Philippe Lacadée, *Robert Walser, un promeneur ironique. Enseignements psychanalytiques de l'écriture d'un "roman du réel"* (Prix Oedipe des Libraires 2011), Nantes, Editions Cécile Defaut, 2010.

Retrouvez toutes les informations pratiques
pour vous préparer aux 42^e Journées de l'ECF

<http://www.42journées-ECF.org> .

ORGANISATION DES JOURNÉES DES 6 ET 7 OCTOBRE 2012

Directrice des Journées : Agnès Aflalo

Conseiller scientifique : Jacques-Alain Miller

Comité scientifique : Christiane Alberti, Catherine Lazarus-Matet, François Ansermet, Guy Briole, Philippe La Sagna, Pierre Naveau, Daniel Roy et Yves-Claude Stavy

Responsable des mentors : Lilia Mahjoub

COMITÉ BIBLIOGRAPHIE

Sous la responsabilité de Alexandre Stevens, **il est composé de** Judith Miller, Maryse Roy, Jean-Pierre Rouillon, Bruno de Halleux, Daniel Pasqualin, François Sauvagnat, Antonio Di Ciaccia, Miquel Bassols, Elisabeth Leclerc-Razavet, Armelle Gaydon, Jean-Claude Maleval, Christine De Georges, Kristell Jeannot, Georges Haberberg, Jean-Robert Rabanel et Hervé Castanet.

COMITÉ d'ORGANISATION du Palais des Congrès

Responsable : Charles-Henri Crochet

Conseiller pour le Directoire : Philippe Benichou

Le comité d'organisation est composé de Deborah Gutermann-Jacquet, Michèle Simon, Adela Bande-Alcantud, Angèle Terrier, Liliana Salazar-Redon, Bertrand Lahutte et Xavier Gommichon.

Le POINT du JOUR

Rédactrice en chef : Monique Amirault (monique.amirault@wanadoo.fr)

Comité de rédaction : Armelle Gaydon (Armelle.Gaydon@wanadoo.fr)

Maquette : Jérémie Retière

Édition : Chantal Bonneau, Valentine Dechambre, Luc Garcia, Chantal Guibert, Véronique Herlant, Anne-Claire Humeau, Gwénaëlle Le Pechoux, Anne-Marie Le Mercier, Liliane Mayault, Marie-Josée Raybaud, Michèle Rivoire, Thérèse Petitpierre et Marie-Christine Segalen.

SERVICE de PRESSE

Sous la responsabilité de Deborah Gutermann-Jacquet, **il est composé de** Benoît Delarue, Serena Guttadauro, Daphné Leimann, Edwige Shaki, François Bony, Pierre Ebtinger, Françoise Labridy, Catherine Lacaze-Paule, Marie Laurent, Dominique Pasco, Claire Piette, Laura Petrosino, Jean-Robert Rabanel, Patrick Roux, Pascale Simonet et Bertrand Lahutte.

Commission diffusion (réseaux sociaux) : Cécile Favreau et Mariana Alba de Luna.

COMMISSION BLOG ET IMPRIMERIE

Responsable : Bertrand Lahutte, **avec** Caroline Leduc, Giorgia Tiscini et Vanessa Wroblewski.

COMMISSION FESTIVITÉ

Responsable : Xavier Gommichon, **avec** Dalila Arpin.

COMMISSION LIBRAIRIE

Responsable : Michèle Simon, **avec** Sissy Rapti, Christine Maugin et Agnès Viguié Camus.

ECF

Pour s'inscrire :

www.causefreudienne.net

1, RUE HUYSMANS, 75006 PARIS
TÉL. +33 (0) 1 45 49 02 68

BULLETIN D'INSCRIPTION



AUTISME ET PSYCHANALYSE

INSCRIPTION EN LIGNE www.causefreudienne.net

BULLETIN D'INSCRIPTION

Nom Prénom
Adresse
Code Postal Ville
Tél. E-mail

INSCRIPTION PERSONNELLE

115 €

Règlement par carte bancaire sécurisé sur le site de l'ECF : www.causefreudienne.net
ou par chèque bancaire à l'ordre de l'ECF à ECF Journées, 1, rue Huysmans, 75 006 Paris

- 50 € TARIF ÉTUDIANT
 80 € TARIF DEMANDEUR D'EMPLOI

Moins de 25 ans et demandeur d'emploi - Règlement uniquement par chèque bancaire à l'ordre de l'ECF accompagné d'un justificatif à : ECF Journées, 1, rue Huysmans, 75 006 Paris,
Tel (33) 01 45 49 02 68

INSCRIPTION AU TITRE D'UNE FORMATION

- Inscription au titre de la FORMATION MÉDICALE CONTINUE : 115 €
 Inscription au titre de la FORMATION PERMANENTE : 215 €

Chèque bancaire à l'ordre de l'UFORCA pour UPJL,
et dossier à transmettre avant le 15 septembre 2012 à :
UFORCA pour UPJL, Secrétariat général 15, Place Charles Gruet 33 000 Bordeaux
Fax : +33 (0) 5 56 51 16 25 - Email : uforca@wanadoo.fr

Nom de l'institution..... E-mail.....
Adresse :.....
Code Postal Ville
Tél. Fax :
Nom du responsable de la FORMATION PERMANENTE.....

42^e JOURNÉES DE L'ÉCOLE DE LA CAUSE FREUDIENNE

**6 et 7 octobre
2012**

AU PALAIS DES CONGRÈS À PARIS

